

# **Le commencement de l'année**

Écoutez bien : l'heure est sonnée ;

La dernière du dernier jour,

Le dernier adieu d'une année

Qui vient de s'enfuir sans retour !

Encore une étoile pâlie ;

Encore une page remplie

Du livre immuable du Temps !

Encore un pas fait vers la tombe,

Encore une feuille qui tombe

De la couronne de nos ans !

Et toi qui viens à nous, jeune vierge voilée,

Dis-nous, dois-tu passer joyeuse ou désolée ?

Apprends-nous les secrets enfermés dans ta main :

Quels dons apportes-tu dans les plis de ta robe,

Vierge ; et qui nous dira le mot que nous dérobe,

Le grand mystère de demain ?

Dois-tu, comme la bien-aimée

Au souffle du vent matinal,

Passer rieuse et parfumée

Des senteurs du lit virginal ?

Dois-tu nous apparaître amère

Comme la douleur d'une mère

Au tombeau de ses enfans morts.

Ou, comme un lamentable drame,

Laisser pour adieu dans notre âme  
Le désespoir et le remords ?

Mais qu'importe, mon Dieu, ce que ta main enserre  
De pluie ou de soleil, de joie ou de misère !  
Pourquoi tenter si loin le muet avenir ?  
Combien, dans cette foule à la mort destinée.  
Qui voyant aujourd'hui commencer cette année.  
Ne doivent pas la voir finir !

Moi-même, qui fais le prophète.  
Que sais-je, hélas ! si ce flambeau  
Qui m'éclaire dans une fête  
Ne luira pas sur mon tombeau ?  
Peut-être une main redoutable  
M'entraînera hors de la table  
Avant le signal de la fin.  
Comme une marâtre inhumaine  
Qui guette un enfant, et l'emmène  
Sans qu'il ait assouvi sa faim.

Et l'homme cependant, si pauvre et si fragile.  
Passager d'un moment dans sa maison d'argile,  
Misérable bateau sur l'Océan jeté,  
Dans cet amas confus de rumeurs incertaines,  
Sent au fond de son cœur comme des voix lointaines  
Qui lui parlent d'éternité.

Et quoiqu'un terrible mystère  
Lui laisse ignorer pour toujours

Si sa part d'avenir sur terre  
Se compte par ans ou par jours,  
Il croit, dans sa pensée altière.  
Que pour jamais à la matière  
Ce rayon de l'âme est uni :  
Il cherche un but insaisissable :  
Pour le rocher prenant le sable.  
Et l'inconnu pour l'infini.

Mais regarde en arrière, et compte tes années,  
Si promptes à fleurir et si vite fanées :  
Celles-là ne devaient non plus jamais finir :  
Qu'à des rêves moins longs ton âme s'abandonne,  
Imprudent ! et du moins que le passé te donne  
La mesure de l'avenir.

Toutefois de l'an qui commence  
Saluons la nativité,  
Cet anneau de la chaîne immense  
Qui se perd dans l'éternité ;  
Et s'il est vrai que cette année  
Par grâce encor nous soit donnée,  
N'usons pas nos derniers instans  
A chercher si de son visage  
Ce voile épais est le présage  
De la tempête ou du beau temps.

Et vous tous, mes amis, vous qui sur cette terre  
Semez d'ombre et de fleurs mon sentier solitaire,  
Des biens que je n'ai pas puisse Dieu vous doter ;

Sitôt que la clarté doive m'être ravie,  
Puisse-t-il ajouter aux jours de votre vie  
Ceux qu'il lui plaira de m'ôter !

Félix Arvers (1806–1850)